

# Mélanges bagnards [1ère partie]

Autor(en): **Gabbud, M. / Gauchat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1908)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-239522>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# MÉLANGES BAGNARDS<sup>1</sup>

—❖—

## I. Le genre des noms.

### A. RAPPORTS ENTRE LA TERMINAISON ET LE GENRE.

La terminaison d'un substantif trahit plus souvent son genre en patois bagnard qu'en français. Certains sons finaux appartiennent en propre à un seul genre. A l'*e* muet peu caractéristique du français correspondent *-o* atone, si le mot est masculin, et *-a* atone s'il est féminin. Voici quelques exemples choisis au hasard : *òmo*<sup>2</sup> (l'homme), *ə pəyo* (« le poêle », la chambre d'habitation), *e tsānyo* (le chêne), *òzèrāblo* (l'érable), *ə sòkro* (le sucre), *ə bɔrgo* (le rouet), *òrdzo* (l'orge, toujours masculin); *Pyəro* (Pierre). Mots en *-a* : *ə bòta* (soulier, botte), *ə fərona* (la farine), *ə fouin.na* (la fouine), *ə mètra* (la maîtresse, celle qui commande), *ə mètrèsa* (mot d'emprunt = amante), *ə rə<sup>u</sup>va* (la roue), *ə tséna* (la chaîne), etc.

Tous les substantifs terminés par *-o* sont du genre masculin. Nous ne connaissons point d'exception à cette règle dans tout le vocabulaire bagnard<sup>3</sup>. Ceux terminés en *-a* sont ordinairement féminins, sauf une seule exception à nous connue<sup>4</sup>. Le mot *bòrsa* (bourse, testicules) s'emploie au masculin, sans changer de désinence, dans le sens de « simple d'esprit » ou comme terme d'injure. *et papa ?? (page 4)*

*a* bref et tonique, non précédé d'une mouillure, ne termine

<sup>1</sup> La prononciation indiquée est celle de Lourtier (Valais).

<sup>2</sup> La chute phonétique de l'*l* fait disparaître l'article défini devant les mots commençant par une voyelle.

<sup>3</sup> Voir toutefois ce qui est dit de *sòno* à la fin de l'article.

<sup>4</sup> Les adjectifs présentent les mêmes désinences : masc. *-o*, fém. *-a*.

Il faut mettre à part les substantifs ou adjectifs féminins en *-ə*, dont il sera question plus loin.

guère que des noms masculins. Il faut excepter *brəsə* ou *abrəsə* (havresac), qui est du féminin malgré son *a* tonique, et bien que ce soit un composé de *sac*. Cela s'explique par la « déglutination » de l'*a* initial qui, soudé à l'*l*, a produit anciennement l'article féminin *la* et le changement de genre.

Les mots *papa* et *mama*, dans leur sens habituel, s'accroissent sur le premier *a*. Ils sont ordinairement employés au vocatif. On dira ainsi: *kə fi to, məma?* (que fais-tu, maman?), et également: *Y an.mo papa è məma* (j'aime papa et maman). Avec cette accentuation, les deux mots ont leur genre naturel. On les rencontre cependant aussi comme mots d'emprunt, accentués sur la finale, et dans ce cas, ils sont tous deux du masculin: *on bon papa du vyè<sup>u</sup> tin* (un bon papa du vieux temps), *nò fòdray an komona dè bon papa d a bārba blantsə* (il nous faudrait à la commune, c'est-à-dire pour diriger la commune, de bons papas à barbe blanche); *on dzouəno mama* (une jeune mère, épouse).

Les mots en *-ya* (*a* bref) proviennent de formes latines en *-ata*, placé après une mouillure, et sont par conséquent du féminin<sup>1</sup>. Ils expriment ordinairement une idée de contenu, et sont en partie tirés de verbes dont l'infinitif est en *-yè*. Tels sont: *panérya* (contenu d'un panier), *tsə<sup>u</sup>dərya* (contenu d'une chaudière), *pòya* (montée), *ròlyə* (averse, du verbe *ròlyè*, pleuvoir fortement).

*ā* long termine généralement des noms masculins. Mais on rencontre souvent, dans le langage des plus vieux patoisants, un certain nombre de substantifs féminins avec cette terminaison, comme *fā* (fève), *rā* (rave), *pā* (pelle), *tsapā* (chapelle), *sā* (salle), *fèsā*, (latin *fiscella*, moule à sérac), *gā* (ailleurs *gāla* (enflure, glande)). La voyelle *ā*, dans tous ces mots, est le résultat d'une contraction de deux *a*, après la chute des consonnes intervocaliques *v* ou *l*, que le patois moderne tend à rétablir. Ainsi l'on dit aujourd'hui plutôt *rāva*, *sāla*, sous

<sup>1</sup> Voir *-ata* sans mouillure plus bas, sous *ó*.

l'influence d'autres dialectes et de la langue littéraire. Cependant les mots plus rares *fèsā*, *gā*, n'ayant pas de correspondance directe en français, se sont conservés tels quels. Le nom de plante *nèyā* (litt. nigella, proprement *noirdtre*, la nielle) a passé au masculin. Quant à *myā*, moëlle, il est des deux genres. Serait-ce l'analogie des infinitifs substantifiés en *ā* qui en serait cause? Le mot *pīya*, fém., poêle à frire (lat. patella), est développé irrégulièrement. A noter que *cervelle* ne s'emploie qu'au pluriel: *i sarvāḥ*, fém., et que les adjectifs *beau*, *nouveau* ne connaissent pas de féminin en *ā*; on dit *bèla*, *novèla*.

La terminaison par *-è* tonique est réservée exclusivement aux substantifs masculins: *kayè* (cahier), *bonyè* (beignet), etc.

Sur une liste d'environ cinquante substantifs en *-é*, nous n'avons trouvé qu'un seul nom féminin vraiment patois. C'est *pé* (peau, lat. pellis, fém.). Les autres dérivent de mots en *-ellum* qui sont restés masculins. D'autres mots tels que *valé* (vallée), *épé*, *kalité*, etc., féminins, ont été empruntés au français à une date relativement récente.

La terminaison *ə* (atone) n'indique point le genre, mais elle est rare au masculin. Nous possédons comme mots patois: *métrə* (maître), *frārə*<sup>1</sup> (frère), *ārə* (voleur); puis *pīrə* (père, emprunté anciennement au français), sans compter une foule de mots d'emprunt, comme *titrə*, etc. A part ceux-là, *-ə* est une désinence féminine qui a sa raison d'être dans tous les substantifs qui contenaient une mouillure devant l'*a* final latin: *grandzə* (grange), *tsarouyə* (charrue, latin carruca), *pālə* (paille), *motsə* (mouche), etc.

Trois noms masculins sont terminés par un *ə* tonique; *bouə* (bassin, auge), *frouə* (fromage, proprement = fruit), *pənəvouə* (papillon).

Les terminaisons *ou*, *əu*, *ò* s'appliquent exclusivement, nous semble-t-il, à des noms masculins. Ainsi: *tsou* (chou), *bou* (bois), *varkou* (perchette disposée horizontalement au-dessus de la

<sup>1</sup> On entend aussi dire *frārè*.

crèche des moutons et des chèvres pour les empêcher de se jeter dans celle-ci, tout en leur laissant l'espace nécessaire pour introduire la tête); *bà<sup>u</sup>* (étable), *nyà<sup>u</sup>* (nœud), *méryà<sup>u</sup>* (miroir), *asyà<sup>u</sup>* (étage supérieur des granges et « racards »); *pò* (pot et aussi lèvre), *sòkò* (secours), *tsasò* (eau salie, liquide mélangé d'impuretés), *pakò* (boue). Dans tous ces mots, le genre est ou peut être supposé étymologique.

Les autres terminaisons se rencontrent parmi les substantifs des deux genres. Cependant, les noms féminins sont partout très inférieurs en nombre à leurs congénères masculins. Ce n'est que dans les listes de mots en *-ó*, *-i*, *-ou*, *-é* que les féminins se présentent en groupes un peu compacts, mais composés très fréquemment d'éléments étrangers au patois et dont l'adoption doit être toute récente. En *-ó*, nous mentionnons *byà<sup>u</sup>tó* (beauté), *vānètó* (vanité), *mósānètó* (état d'une personne malsaine); *bidònò* (contenu d'un « bidon »), *inχló* (contenu d'un carré de toile), etc. En *i*, nous avons les nombreux mots en *-i*, *-èri*, correspondant aux désinences françaises *-ie*, *-erie*<sup>1</sup>: *martsyandi* (marchandise), *kayonèri* (saleté, cochonnerie), *mòtyèri* (moquerie); en *-on*: *rayzon* (raison), *prayzon* (prison), etc.; en *é*: *flé* (emprunté au français, ainsi que de nombreux abstraits en *-eur*).

#### B. MOTS BAGNARDS N'AYANT PAS LE MÊME GENRE QU'EN FRANÇAIS.

Il va sans dire que nous n'admettons pas dans la liste suivante des noms patois qui n'ont qu'un rapport de signification avec des noms français de genre différent. Que le *hanneton* s'appelle en patois *vāra*, fém., que *darbon*<sup>2</sup>, mot masculin, soit le nom patois de la *taupe*, que nous appelions *ona vardzasə* l'écureuil du dictionnaire français, cela n'a rien à voir ici. Ces mots n'ont entre eux aucun lien étymologique. Il sera question,

<sup>1</sup> Isolément: *pi* (poix), fém., et *ri* (racine), fém.

<sup>2</sup> On a bien voulu tirer *darbón*, *dèrbon*, etc., de \*talponem, mais c'est une étymologie douteuse.

dans ce qui suit, de vocables patois et français ayant la même origine, et à peu près le même sens.

Voici d'abord des mots appartenant au vieux fond patois qui ont conservé le genre féminin qu'ils avaient en latin : *pouizon* (poison), *sochon* (soupçon), *mèsondzə* (mensonge), *dəmindzə* (die dominica, dies considéré comme fém.), *kəbla* (couple), *karəyma* (carême), *kəryma* (chrême, confirmation), *onla* (ongle), *myèrla* (femelle de diverses espèces d'oiseaux ; l'espèce *merle* est appelée *mèrlo*, masc.), *lārzə* ou *ārzə* (mélèze, vis-à-vis de l'it. *il larice*)<sup>1</sup>. Comparez *èpəna* (empan, de l'all. *spanne*, fém.), et *fritə*, plus rarement *frita* (faîte, all. *firste*, comp. le vieux français *freste*, fém.).

Sont masculins pour la même raison (étymologique) : *rôdzə* (horloge), *oulo* (huile), *dèto* (lat. *debitum*, le mot français remonte au pluriel), *intso* (encre), *fri* (fraise, représente directement le latin *fragum*), *afiro* (affaire, inf. substantifié), *òrdzə* (orge).

La base étymologique explique encore les cas de : *frouptə*, f. (fruit dans le sens collectif, latin vulgaire \**fructa*, pluriel neutre, comp. l'italien), *səbla*, f. (du pluriel neutre *sabula*), *ron.ma* (rhume, mot grec neutre en *-a*). Le mot latin avait une autre désinence que pour le français dans : *épya*, f. (épi, latin *spica*, à côté de *spicum* = fr. épi, m.), *āzyèrda*, f. (lézard, lat. *la certa* et *la certus*), *insu*, m. (lessive, de *lixivu*, non *lixiva*), *pā*, m. (paire, de *pare*, non *paria*), *fromya*, f. (lat. *formica*), *narè*, m. (narine, autre suffixe), et probablement aussi dans *inrulo*, m. (rouille, litt. *enrouille*, donc probablement subst. verbal), *sèya*<sup>2</sup>, f. (seigle, comp. l'it. *segola*), *vèrna*, f. (verne, aulne), *móta*, f. (spécialement cidre-moût), *pèpyə*, f. (pépin). Le marbre se dit *mābro*, mais pour les billes avec lesquelles les enfants s'amuse-

<sup>1</sup> Lavallaz, *Essai sur le patois d'Hérémence*, cite aussi *leira*, fém., = lierre. Au val de Bagnes, la plante s'appelle *folə dè layvra*, par confusion avec *lièvre*.

<sup>2</sup> N'est employé que dans les expressions : *pan dè sèyu* ou *farəna dè sèya*, mais on ne peut avoir de doute sur le genre.

on dit *mābra*, fém., ce qui peut remonter à un pluriel neutre.

D'un verbe, on peut tirer des substantifs masculins ou féminins. Le mot patois a reçu un genre différent de celui du mot français dans les cas suivants : *kōnta*, f. (conte), *vouārda*, f. (garde, féminin dans tous ses emplois), *rēsta*, f. (reste, à Sarreyer, val de Bagnes, on dit *rēsto* et le mot est masculin), *dōta*, f. (doute), *inpayza*, f. (empois), *grifyo*, m. (griffe, subst. verb. ?), *tātso* (tâche, par ex. dans *trālyè a tātso*, travailler aux pièces).

Voici quelques cas plus curieux : *layvra*, f. (lièvre), *sarpin*, f. (serpent), *may*, f. (miel), *só*, f. (sel), *ri*<sup>1</sup>, f. (riz)<sup>2</sup>. Cette anomalie se retrouve sur un très grand territoire ; rappelons les subst. espagnols *la liebre*, *la sierpe* ou *serpiente*, *la miel*, *la sal*. La liste serait beaucoup plus longue, si nous comparions le genre des mots bagnards à celui des mots latins. Les vocables devenus féminins en français (comme en patois) : *mer*, *dent*, *fin*, *fleur*, mots en *-eur*, etc., devraient également y figurer. Le phénomène s'explique par l'ancienne morphologie romane. Les mots de la 3<sup>e</sup> déclinaison offrant le schéma :

	SING.	PLUR.
nom.	ars, f.	nom. artes
acc.	artem	acc. artes

comme pons, pontem, pontes, pontes, etc., pouvaient facilement être pris pour des féminins à l'époque où l'article défini n'était pas encore de rigueur. Il est plus rare que des féminins passent au masculin (*le val*, vieux fr. aussi *la val*, comp. notre *Lavaux*). On rencontre même le nom *la Mont maudite* (dans le massif du Mont Blanc).

Nous avons cité plus haut \**la brəsa* (havresac), pris pour un féminin ensuite de la soudure de l'*a* initial à l'*l* de l'article.

En empruntant des mots français, il est souvent arrivé qu'on a donné au mot un genre nouveau. C'est le cas de *andzə*, f.

<sup>1</sup> Attiré par *ri* = radicem ?

<sup>2</sup> L'expression *sarvayrə*, f., pour loup-cervier s'explique probablement par l'existence antérieure du mot *lynx*, féminin.



(ange)<sup>1</sup>, *santin.ma*, f. (centime), *sigāra*, f. (cigare), *tsəfra*, f. (chiffre et très souvent problème), *éstoma*, f. (poitrine, ensuite de l'accentuation de l'o, ce qui donne au mot un aspect féminin); les vocables nommés paraissent être de souche ancienne; en voici de plus récents: *ròmatriśə* ou *ròmatisə*, f.<sup>2</sup> (rhumatisme), *insandjy*, f. (incendie), *pètròl*, f. (pétrole); *mostatso*, m. (moustache), *idé*, m. (idée), *danré*, m. (denrée), *rèkru*, m. (recrue, genre naturel), *imé*, m. (humeur), *poutrə*, m. (poutre, les jeunes le font féminin). Les raisons du changement sont diverses; tantôt le genre est déterminé par la terminaison (*andzə*, *idé*, *imé*, etc.), tantôt le vieux mot patois donne son genre au nouvel arrivant (\**tró*, m. = lat. trabs, influence *poutre*); *mòstatso* est plutôt emprunté à l'italien qu'au français, etc. Que penser de *tsəmənó*, m. (litt. cheminée = le foyer et ses alentours)? Et surtout de *platafôrma*, m.? Deux mots féminins à terminaison bien caractéristique qui composent un masculin, c'est une vraie excentricité linguistique.

Il y a enfin un certain nombre de mots à deux genres. Nous allons les passer en revue. L'expression *natoŕa* (« nature » dans le sens de vulve), est féminin, son doublet français-patois *naturə* est du masculin. On dira *è pā d'on krouè naturə* = il n'est pas d'un mauvais caractère. Ce cas rentre donc plutôt dans le paragraphe précédent. *Dyètsə* (baquet à lait avec une douve prolongée servant d'anse) est féminin pour la plupart des patoisants de Lourtier, tandis qu'une minorité prononce ce mot *dyètso* et le fait masculin. Il dérive de l'allemand suisse *gèbsə*, féminin. Pour *guide* nous trouvons plutôt *dyido*, m., dans le sens de guide de montagnes, et *dyida*, f., dans celui de « animal domestique qui conduit le troupeau », parce qu'ordinairement ce guide est une femelle; *dyida*, f. également pour *rènes*. Le mot français *mode*, qui est des deux genres, a été reproduit en patois par *mondo*<sup>3</sup>, m., avec l'acception de *modération*, et par

<sup>1</sup> Quelques jeunes, influencés par l'école, font ce mot masculin.

<sup>2</sup> S'emploie quelquefois avec l'article masculin.

<sup>3</sup> Nasalisation par l'*m* précédent.



*mōnda*, f., avec celle de *mode*, f., manière de vivre. On dira donc : *t'ā pā dè mondo*, tu ne sais pas te confiner dans de justes mesures, et *ə mōnda dè òra*, la mode d'aujourd'hui. Le traitement de *dzin*, gent, est presque identique à celui que prescrivent les grammaires françaises : *i pourè dzin*, f., *i dzin rayonāblo*, m. Les cas cités (sauf *dyètsə*) s'expliquent probablement par les rapports qui existent entre le patois et la langue littéraire. Les suivants ont leur origine dans le patois même et en sont d'autant plus caractéristiques.

Au mot *envie* correspondent les formes bagnardes : *invay*, m. (envie de faire quelque chose), *invade*, f. (tache naturelle)<sup>1</sup>. Ces formes soulèvent un problème phonétique, dont la solution expliquerait peut-être aussi l'anomalie du genre. En tout cas, dans le premier sens, *envie* s'emploie la plupart du temps sans article et sans qualificatif, toujours au singulier, ce qui peut offusquer le genre ; dans le second, le pluriel est fréquent.

Dans cinq autres vocables, le patois indique au moyen du genre des nuances de sens assez subtiles. Nous assistons là à un procédé de différenciation inconnu en français, à notre connaissance, mais qui se retrouve dans d'autres patois romands. Ce sont les mots *mó* (mal), *nīn* (nuit), *fray* (froid), *tsó* (chaud) et *sòno* (sommeil). *Mó* est masculin avec la valeur de *mal*, *maladie*, et féminin dans le sens de *douleur*. *On mó dè tita* (un mal de tête), *ona mó dè mōtsanχle* (une douleur du diable, litt. \*méchance). *Nīn* masculin a le sens de *soir* (influencé dans son genre par jour, matin), comme féminin il a la signification ordinaire de *nuit*. *Fray* et *tsó* sont du masculin quand ils désignent l'état de la température, et du féminin, si l'on veut exprimer l'inconfort, la souffrance causée par des excès de chaud et de froid. *On gró fray* = une température rigoureuse, *sofri d a tsó è d a fray*, souffrir de la chaleur et de la froidure. *Sòno*, m., c'est l'action de dormir : *y é fi on sòno* = j'ai fait un somme ; au féminin, c'est l'envie de dormir : *mè vīn ona sòno*

<sup>1</sup> Sans compter *invija*, f. pris au français = jalousie.

*dè matsan*le = j'ai un besoin pressant de dormir. Il est évident que ce sont les mots *faim* et *soif* qui ont causé la formation des variantes féminines de *froid*, *chaud* et *sommeil*<sup>1</sup>.

Les conditions que nous venons de décrire sont celles d'un patois conscient et vivace. Dans le langage de jeunes adolescents peu doués, de vieillards à facultés intellectuelles affaiblies, il est aisé de reconnaître un certain degré d'inconstance et d'hésitation au sujet des genres. C'est un symptôme de déchéance. Si nous ne nous trompons, il y aurait chez ces individus une tendance à masculiniser le vocabulaire patois. Cela s'observerait-il ailleurs que chez nous ?

M. GABBUD et L. GAUCHAT.

---

<sup>1</sup> *La chòno* se retrouve dans la Gruyère, *la chaud*, *la froid* en Savoie et à Genève, cf. *Bulletin*, III, 35.